

3

La mission de Jésus (8-9)



STRUCTURE ET CONTEXTE

Les chapitres 8-9 constituent un bloc narratif, qui est précédé du long discours des chapitres 5 à 7, le Sermon sur la montagne, et suivi d'un autre discours, sur la mission des disciples (chap. 10). Le résumé du ministère de Jésus de 9.35 répond à celui de 4.23, suggérant le découpage d'une longue section qui met au premier plan la mission de Jésus, faite de paroles et d'actions.

Après les paroles des chapitres 5-7, c'est donc l'action miraculeuse de Jésus qui est au premier plan des chapitres 8-9, ce qui n'empêche pas qu'elle soit accompagnée de paroles et suscitée par la parole. Cette section est faite d'une succession rapide de dix miracles de Jésus, racontés en neuf récits (la guérison de la femme qui souffrait de pertes de sang interrompt le récit de la guérison de la fille du chef, en 9.18-26). Elle regroupe donc la majorité des miracles du premier évangile, en une section dont la densité miraculeuse est nettement plus forte que celle du reste du récit.

Le récit intercale entre ces miracles des descriptions de positionnement par rapport à Jésus, ou de réaction à ses actes et ses paroles : celle du scribe et de l'autre disciple, en 8.19-22, après la série des trois premiers miracles (clôturée par le résumé et la citation d'És 8.16-17); celle de Matthieu, des pharisiens et des disciples de Jean, en 9.9-17, après une nouvelle série de trois miracles. On pourrait donc suggérer trois séries de trois récits de miracles, séparées par divers types de réactions

aux actes et aux paroles de Jésus. Mais les récits de miracles comprennent aussi des réactions : celles des bénéficiaires et des spectateurs.

Au sein de ce plan, les diverses étapes s'enchaînent rapidement et remarquablement, cet enchaînement étant probablement plus significatif encore que la structure elle-même. Il est en effet frappant de constater le caractère quasiment ininterrompu de l'intrigue, chaque étape succédant à la précédente sans transition. Divers éléments-crochets font le lien entre les récits : des gestes qui se répètent, des demandes qui reviennent, des regards, et surtout le thème de la foi, qui court tout au long (8.10; 9.2, 22). Si bien qu'on peut à la fois considérer chaque récit dans sa spécificité, et l'ensemble comme un portrait de Jésus qui vient à la rencontre de l'humanité et lui manifeste sa compassion.



COMMENTAIRE

8.1-4. La guérison d'un lépreux : en témoignage pour Israël

Jésus descend de la montagne. Cette montagne, c'est celle du Sermon des chapitres 5-7, celle de l'enseignement des disciples et des foules, celle sur laquelle Jésus s'était assis pour leur transmettre la quintessence de son message. Maintenant, il se remet en route, descend et les foules le suivent. Ce qui est plutôt bon signe, puisque « suivre » est le verbe caractéristique du disciple. Les foules ont entendu la parole de Jésus (5.1-2) et le suivent, comme les premiers disciples du chapitre 4 (4.19-20, 22). Néanmoins, l'intervention d'un lépreux, qui appelle Jésus « Seigneur » et se prosterne devant lui, vient immédiatement rappeler que la décision de suivre Jésus relève d'un choix personnel. Une foule n'est pas disciple. Si donc elle suit, c'est globalement, par intérêt pour Jésus, certes, mais sans saisir vraiment ce qui est en cause.

Le lépreux demande à Jésus de le purifier, « s'[il] le veux » (v. 2). Alors Jésus le touche, répond : « je le veux », et le purifie d'une parole (v. 3). La guérison est immédiate (« aussitôt », v. 3). Dans ce très bref récit, le verbe « purifier » est répété trois fois (v. 2, dans la bouche du lépreux; v. 3a, de Jésus; v. 3b, du narrateur), ce qui met en valeur l'autorité de la parole de Jésus : le lépreux demande; Jésus fait, « aussitôt »; le narrateur confirme.

Le toucher n'est pas anodin. Cet homme est impur. C'est ainsi que la maladie nommée ici « lèpre » est présentée : comme une condition souffrante qui nécessite une purification (dans la Bible, la lèpre correspond à diverses maladies de peau; si elle n'est pas exactement identique à la lèpre moderne, elle engendre toutefois le même genre de souffrance et d'exclusion). Même si nous sommes sur le territoire de la « maison d'Israël », l'impureté est présente, non seulement parce que la foule est hétérogène (4.55) mais aussi parce qu'un lépreux, normalement exclu de la société, se fraie un chemin jusqu'à Jésus. Mais l'impureté, qui était une préoccupation importante d'au moins une partie des Juifs du I^{er} siècle, n'arrête pas Jésus. Il entre volontairement en contact avec l'homme, franchissant ainsi une limite ou une frontière qui annonce d'autres franchissements.

Suit une surprenante invitation au silence : « Ne le dis à personne » (v. 4). Malgré la présence des foules (v. 1), Jésus paraît être seul avec le lépreux; la rencontre est personnelle; et Jésus demande à ce qu'elle reste privée. Elle n'est que la première d'une multitude d'autres. Puisqu'un homme de la maison d'Israël est en cause, il faut suivre le chemin prévu, qui passe devant le prêtre (v. 4). Le lépreux guéri devra s'y présenter, porteur de l'offrande prévue par la loi de Moïse (Lv 13-14). Le lépreux est donc mis en mouvement par Jésus, sur un chemin que Jésus lui indique, qui passe par la validation publique de la purification (par le prêtre) et la réintégration du système cultuel (avec l'offrande). Le lépreux va témoigner (v. 4) de l'œuvre de Jésus auprès de son peuple, mais le chemin du témoignage est fixé par Jésus. Il passe par la Loi, dont les exigences doivent être satisfaites.

La série des guérisons de Jésus commence donc par un épisode bref et dense, mettant en scène une souffrance physique, sociale et rituelle. Israël est destinataire du miracle, mais le franchissement de frontière qu'il implique annonce que Jésus « touchera » bientôt des non-Juifs (miracle suivant) et que ce qui sert ici de témoignage pour Israël sera bientôt témoignage pour les nations (10.18).

8.5-13. Le centurion de Capernaüm : la foi des nations

Un centurion s'approche de Jésus qui entre dans Capernaüm (sa ville, voir 4.13), et le supplie en décrivant l'état de son serviteur, « couché » à la maison, « paralysé », et en grande souffrance (8.6). Contrairement au lépreux de l'épisode précédent, le centurion appartient au monde des « nations ». Il n'est pas juif, c'est évident. Il est même le représentant type du monde des nations. Après le lépreux d'Israël (8.1-4), c'est donc en direction des non-Juifs que s'étend la miséricorde de Jésus.

Le centurion s'approche de Jésus (v. 5), comme le lépreux avant lui (8.2) et beaucoup d'autres, avant et après lui. Mais contrairement au précédent, il ne demande pas directement pour lui-même. Le mot grec traduit par « serviteur » (v. 6) pourrait aussi désigner son enfant (même si « serviteur » est plus probable), mais dans les deux cas, c'est en faveur d'un membre de sa famille (au sens élargi) que le centurion supplie Jésus. Comme le lépreux de 8.2, le centurion appelle Jésus « Seigneur » (v. 6, répété au v. 8), puis lui présente la situation de son serviteur. La réaction immédiate de Jésus (v. 7 : « je vais chez toi... et je le guérirai »)

révèle sa compassion, soit pour le serviteur malade, soit pour l'officier qui souffre de la souffrance de son serviteur (et probablement pour les deux).

Mais alors qu'on aurait pu s'attendre à ce que le centurion accepte volontiers la proposition, celui-ci raisonne différemment, suscite l'étonnement de Jésus et le fait agir autrement : il guérit le serviteur sans se déplacer, d'une parole, sur la base de la foi du centurion. Le raisonnement du centurion part d'un constat d'indignité et établit un parallèle entre l'action possible de Jésus et l'autorité militaire, qui met en mouvement les gens et les choses d'une simple parole. Il n'appartient donc pas à Jésus de se mettre en mouvement sur la base d'une parole du centurion, mais aux événements et aux personnes de se mettre en mouvement sur la seule base de la parole de Jésus (« tu n'as qu'un mot à dire », v. 8).

Face à la réaction du centurion, Jésus s'étonne : il dit ne pas avoir trouvé une telle foi en Israël (v. 10) et le souligne par la formule : « vraiment, je vous l'assure » (NBS : « amen, je vous le dis »). Pourtant, on n'en est qu'au début du récit de l'évangile et la question de la foi n'a pas encore été vraiment posée. Le mot « foi » n'a d'ailleurs pas encore été utilisé, sauf sous la forme de l'adjectif « de peu de foi » en 6.30 (où Jésus reproche à ses auditeurs leur peu de foi). La foi en question ne peut donc qu'être comparée à celle du lépreux de l'épisode précédent ou, mieux encore, à celle des quatre disciples appelés au chapitre 4. Dans les deux cas, la foi n'était pas explicitement mentionnée, mais la prompte obéissance des disciples et la parole de confiance du lépreux pouvaient la suggérer. La comparaison avec le centurion vient donc apporter une nuance au portrait des disciples tel que l'avait dressé l'épisode de l'appel. Leur parcours sans faille ne soutient pas la comparaison avec la foi du centurion. La comparaison, jusque-là mystérieuse, prendra tout son sens à la lumière de la « petite foi » que l'on va découvrir en 8.26, au cœur de la tempête. Elle pourrait porter en particulier sur la perception qu'a le centurion de la capacité d'action de la parole de Jésus.

Le commentaire qui suit (v. 10-12) parle du monde entier (Orient et Occident), et établit au « centre du monde » la table d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, dans le royaume des cieux (sur cette expression, voir à propos de 5.3-12). Jésus annonce que beaucoup viendront à cette table, de toutes les directions; tandis que ceux qui sont du royaume seront jetés dans les ténèbres du dehors. Et ce qui provoque ce mouvement universel, comme le montre le cas du centurion, c'est le ministère de Jésus.